

CPRS cycle de conférence
Psychanalyse et rêve où en sommes-nous aujourd'hui?
Journée du cprs: Psychanalyse, rêve et cinéma
 6 mars 2010

L'infantile et le travail du rêve chez l'enfant

E. Schmid-Kitsikis

Chacun connaît le lapsus de nos patients lorsqu'ils parlent de film au lieu de rêve. Cette position de spectateur externe suggère une position de rêverie de jour, qui se joue dans la salle obscure du cinéma. Elle préfigure la nuit de ses rêves. Mais il s'agit aussi d'une position de spectateur interne de ses propres rêves de la nuit qu'il raconte le jour.

Le rêve chez l'enfant, peu traité en tant que tel, d'un point de vue métapsychologique, pose clairement la problématique de l'infantile à travers le statut psychique de l'extériorité/intériorité, de l'illusion, de l'image, du dédoublement et du lien avec la création. Cette problématique suggère, à travers l'étrangeté que l'enfant éprouve dans la saisie du vécu imagé évanescant du rêve, l'apport du travail de la pulsion et de la pensée, celui qui organise son imaginaire à l'instar des contes, des mythes..., des productions filmographiques¹.

L'importance du mouvement pulsionnel doit être souligné. Il signe la conflictualité psychique, la recherche d'une issue symbolique, celle d'une délimitation entre monde interne et monde externe. Il participe ainsi aux mouvements d'introjection.

Dans le cadre du débat qui nous intéresse, celui des liens rêve/cinéma, il est intéressant d'aborder la problématique du dedans/dehors, du regard et plus spécifiquement celle de la place psychique qu'occupent les yeux ainsi que de l'inquiétante étrangeté.

Lorsqu'on demande à un enfant, ce que c'est qu'un rêve, leurs réponses sont étonnantes : le rêve, disent-ils, vient de la tête, de la voix ; c'est la nuit qui fait rêver ; le rêve est dans la chambre, devant les yeux ; le rêve descend la nuit et il nous parle dans les oreilles ; on rêve avec les yeux, il semble que le rêve est dehors, devant les yeux. Il est ni dehors, ni dedans. Il est dans nos yeux, L'image est dans notre tête mais on croit qu'elle est devant nous.

Certaines de ces réflexions exprimées au plan manifeste sont à l'instar de celles décrites par Aristote dans son texte *Problème XXX*, lorsqu'il note :

Le rêve survient lorsqu'on s'endort après avoir pensé et avoir eu quelque chose sous les yeux : c'est pour cette raison que nous voyons en rêve surtout ce que nous faisons, ce que nous allons faire ou ce que nous voulons faire. C'est à cela en effet que s'appliquent le plus souvent les raisonnements et les images. (...) La disposition du corps joue un rôle primordial dans la production d'images au cours d'un rêve.

Les élaborations, entre autres, de Winnicott, de Bion, de R. Diatkine, de Meltzer et leurs successeurs, ont ouvert la voie à de nouvelles conceptualisations en lien avec les productions qui sollicitent et mobilisent les représentations inconscientes et préconscientes de l'enfant, celles qui suggèrent plus précisément la place qu'occupe le sujet face à son propre fonctionnement psychique, face à l'analyse de ses éprouvés et de l'idée qu'il s'en fait.

Les commentaires des enfants sur la place qu'occupent les yeux dans les rêves est intéressante car leurs propos illustrent surtout l'éprouvé *inquiétant à la fois étrange et familier* qui s'impose à eux. *L'inquiétante étrangeté*, écrit Freud, « sera cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps, et de tout temps familières ». Elle est présente chez l'enfant, lorsque dans un mouvement de retour sur soi il croit saisir les relations souvent conflictuelles qu'entretiennent le rêve et les yeux lorsqu'il affirme que : *le rêve est devant les yeux, on rêve*

¹ Pollack J-C., *L'obscur objet du cinéma. Réflexions d'un psychanalyste cinéophile*, Ed. Campagne Première, 2009.

avec les yeux, le rêve est dans les yeux, le rêve c'est moi, mais c'est surtout mes yeux qui étaient restés là-dedans pour voir.

Cela fait penser à la peur que Freud signale dans son texte *L'inquiétante étrangeté*, « se blesser les yeux ou perdre la vue est une terrible peur infantile », écrit-il, celle qui renvoie à la peur de la castration, le châtement que s'inflige Œdipe, le criminel mythique quand il s'aveugle lui-même. Il y a ainsi, note Freud, un « rapport substitutif qui se manifeste dans les rêves, les fantasmes et les mythes », un rapport traumatique entre les yeux et la menace de castration.

Ces considérations nous interrogent :

Le jeune enfant vit-il le rêve comme une pensée, la pensée comme un rêve, qui se situerait dans la tête, dans la voix ?

Le petit Hans nous place devant ce dilemme. Freud parle de *rêve*, lorsque Hans s'« imagine » parler avec ses enfants comme s'ils étaient présents, en leur disant « mes enfants aussi, Berta et Olga, ont été apportés par la cigogne » ; il parle de *pensée* ou de *croissance* lorsqu'il affirme : « tu sais, cette nuit, j'ai pensé », il parle de *fantasme* lorsqu'à propos de la girafe chiffonnée, Hans reste persuadé qu'il s'agit d'un événement réel.

La pensée est-elle chez l'enfant croissance, imagination, fantasme, rêve ? Le rêve est-il chez l'enfant croissance, imagination, fantasme, pensée ?

Cela signifie-t-il que le rêve n'acquiert que progressivement le statut d'objet interne ? Que l'enfant ne parvient pas à différencier ce qu'il pense de ce qu'il rêve ? Qu'il vit le rêve comme un objet « bizarre » (Bion), à l'intériorité indéterminée, qui peut dès lors devenir une menace ? Le rêve chez le jeune enfant est pulsionnellement *pensé*, la pensée chez le jeune enfant est pulsionnellement *révée*, dans le sens que l'un et l'autre deviennent conviction magique d'image, de fantasme, d'hallucination, alors qu'ils révèlent l'imprécision d'un vécu, dont les fonctions de jugement (jugement d'attribution, d'existence et de causalité), telles que définies par Freud, sont brouillées, comme s'il n'y avait pas d'écart entre la réception d'une perception et l'inscription d'une représentation correspondante, entre une image mnésique de chose directe et une trace mnésique de chose remaniée, dérivée de la première.

Je pense à ces enfants dont les jeux, durant les séances de psychanalyse, sont de corsaires et vampires, de sorcières et marâtres. Pourtant les jeux semblent préfigurer les échanges avec l'analyste, dont le laconisme est généralement de règle. Ils sont là souvent quand l'enfant éprouve le besoin de dire « je n'ai plus rien à dire ». Mais il peuvent aussi être remplacés par un « j'ai rêvé », autre entrée en matière qui peut parfois être associée au dessin qui fera émerger chez l'enfant un rêve/cauchemar (alliage plutôt fréquent chez les enfants, dont l'agir tend à dominer le rêve à l'instar des personnages qui peuvent émerger comme s'ils allaient sortir de la feuille de dessin). Le rêve/cauchemar peut émerger en continuité avec les scènes d'invasions et de mauvais génies, comme si la frontière entre le dedans et le dehors demeurait brouillée. Je pense ici à une scène d'un film que j'ai vu il y a très longtemps et dont le souvenir que j'en ait est certainement déformé, un film de Kurosawa « Rêves ». Des soldats en noir et au pourtour des yeux blanc (nous apprendrons qu'ils sont morts durant une bataille) sortent d'un tunnel au grand désespoir plein de culpabilité du capitaine qui se sent responsable de leur massacre. Ces soldats surgissent tels des fantômes, que ceux que Freud nomme « les visiteurs nocturnes qui viennent regarder l'enfant »², à l'instar du fantôme, qui selon G. Diatkine, dans son texte de 1984, *Chasseurs de fantômes...* « se caractérise par un traitement particulier du matériel verbal qui donne à voir non le retour du refoulé, mais l'emplacement » d'une crypte, (Nicolas Abraham et Marie Torok), due à une incorporation dont « les parois, étanches par rapport à l'appareil psychique, sont bâties à l'aide des pulsions, et notamment de l'agressivité qui n'ont pas été introjectées »³. L'inquiétante familiarité que suscite le fantôme amène l'enfant à évoquer parfois un cauchemar récurrent de l'époque où il était petit. L'enfant peut alors tenter un lien avec ce qui

² *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, Séance du 17.04.1907, p. 191-192.

³ G. Diatkine, « Chasseurs de fantômes. Inhibition intellectuelle, problèmes d'équipe et secret de famille », *La psychiatrie de l'enfant*, 1, 1984, p. 227-230.

lui fait peur, les sorciers, les vampires, etc. et qui surgissent ainsi dans ses rêves. D'où son dilemme. Est-ce qu'on est mieux protégé dedans ou dehors ?

Ils peuvent ainsi aboutir à l'idée que « les rêves sont étranges ». Cette formulation m'interroge par son ambiguïté. L'enfant trouve-t-il étrange le fait de rêver et/ou trouve-t-il étrange ce qu'il a rêvé. Difficile de répondre même si d'après mon expérience clinique avec les enfants, à l'opposé des patients adultes qui trouvent souvent étrange le contenu de certains de leurs rêves (je me demande pourquoi j'ai rêvé de ça), le fait de rêver paraît être pour l'enfant une activité inattendue, en soi inquiétante et étrange.

Il m'est apparu ainsi, que le statut représentatif du rêve chez l'enfant se pare d'une *inquiétante étrangeté*. Il conditionne la conflictualité du vécu transférentiel dedans/dehors. Cette *inquiétante étrangeté* est à la base du rapport *animiste* à l'objet, lequel s'articule aux théories sexuelles infantiles. L'enfant semble éprouver ainsi une sorte de perplexité devant des activités psychiques qu'il vit comme étranges et qui tout en s'imposant à lui tendent à lui échapper. Freud cite les situations de doute quant à savoir si une personne ou une chose est animée ou non de vie, comme les figures de cire, les poupées savantes, les automates, en comparant cette impression à celle suscitée par la crise épileptique ou la folie. Il mentionne aussi la mécanique obsessionnelle, les croyances superstitieuses, les contes fantastiques, le jeu de l'enfant, ensemble de situations qui nous permettent de saisir l'intérêt du problème en suggérant la place du corps et de son mouvement, celle du rêve et de son cauchemar, celle des complexes traumatiques infantiles et de la question du double.

Une des particularités du processus onirique chez l'enfant ainsi que chez l'adolescent est la place qu'occupe le cauchemar, qui selon E. Jones⁴, se manifeste par une angoisse vécue comme torture, une impression d'emprisonnement qui s'apparente à une douleur et à une incapacité d'agir. C'est ainsi qu'une des significations, convenue par Freud, lie trauma et vie onirique. Elle nous est suggérée à travers le motif du conte de « l'Homme au sable », la crainte de perdre les yeux (l'Homme au sable qui crève les yeux des enfants) étant mise en rapport avec la mort du père, ainsi qu'avec l'idée du double, qu'il met en relation avec la scission du moi, son dédoublement et sa substitution. L'inquiétante étrangeté, qui sollicite l'animisme et la toute puissance de la pensée, est obtenue par un mouvement de régression du moi alors qu'en même temps se met en mouvement la répétition avec retour de l'identique, répétition dont le facteur non intentionnel « imprime, selon Freud, le sceau de l'étrangement inquiétant à quelque chose qui serait sans cela, anodin, et nous impose l'idée d'une fatalité inéluctable, là où nous n'aurions parlé sans cela que de □ hasard □ »⁵. D'après ses observations, ajoute-t-il, « il est indubitable qu'à certaines conditions, et combiné avec des circonstances précises, il {le facteur répétition} provoque un tel sentiment, qui rappelle en outre la détresse de bien des états de rêve »⁶.

La variabilité des points de vue de Freud sur le cauchemar semble lui attribuer le rôle d'un contradictoire, du moins à un niveau manifeste, de ses hypothèses sur la fonction du rêve, gardien du sommeil et réalisation (ou tentative) de désir. Elle nous conduit à penser, à la lumière des travaux les plus récents sur les rêves traumatiques, que le cauchemar représente plus précisément l'échec de l'intégration de l'excitation dans un *processus* hallucinatoire, en ayant recours à un fonctionnement répétitif et à l'*image visuelle*, image visuelle que Freud situe dans *L'Interprétation des rêves* « au seul pôle de l'extrémité perceptive de l'appareil psychique au rang des stimuli sensoriels ». Cette position il la réexaminera en lien avec sa théorie de la régression, conception qui trouve de nos jours un écho particulier dans le champ de la clinique étant donné l'importance qu'elle attribue à la position de « rêverie » régressive de l'analyste, voire de l'analysé, soulignant ainsi le fait que la notion d'image ne peut être conçue que dans le cadre d'un processus en régression. Régression que Freud détecte à partir du moment où « dans le rêve la représentation retourne à l'image sensorielle d'où elle est sortie un jour ». (...). « Si nous considérons le rêve comme une régression à l'intérieur de l'appareil psychique tel que nous

⁴ Jones E. (1931), *Le cauchemar*, Paris, Payot, 1973.

⁵ *L'inquiétante étrangeté*, p. 240.

⁶ *Opus cit.*, p. 239.

le concevons, nous pourrions comprendre (...), écrit-il, que tout processus de relation dans les pensées du rêve se perde au cours du travail du rêve ». De sorte que « dans la régression ils sont dépouillés de leur expression : il ne subsiste que les images de perception. *L'assemblage des pensées du rêve se trouve désagrégé au cours de la régression et ramené à sa matière première* »⁷.

Ceci dit, il n'en demeure pas moins que ce réexamen freudien en lien avec la théorie de la régression devrait être repensé en fonction de la réalité psychique infantile de nos jeunes patients. Peut-on avancer l'idée que lors de ce processus, le pôle sensoriel « de l'extrémité perceptive » de l'appareil psychique, leur est plus rapidement et plus facilement accessible? L'image ne se construit pas sur le moment, elle est issue, comme Freud le laisse entendre dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*⁸, des impressions « reçues à une époque de l'enfance où, à ce que nous croyons, l'appareil psychique de l'enfant n'est pas encore prêt à les accueillir ».

Dans le même débat d'idées, j'aimerais mentionner parmi les quelques travaux actuels sur l'activité onirique chez l'enfant, ceux qui comme François Kamel ou Thomas Ogden (*L'année psychanalytique internationale*, 2005), considèrent que le cauchemar est un vrai rêve. L'enfant, note Ogden, qui est réveillé par un cauchemar « est capable de reconnaître la personne qui le reconforte ». C'est un rêve « dans lequel la douleur émotionnelle est subjectivée (...) par un travail psychique inconscient qui aboutit à une croissance psychique », à l'opposé de la terreur nocturne qui n'est pas un rêve ; « aucune pensée de rêve n'est générée ; aucun travail psychique n'est accompli ; rien ne change à la suite de l'événement psychique »⁹.

Cette position extrême qui renverse la compréhension que nous avons de la réalité psychique du cauchemar m'interroge. Elle semble écarter l'idée d'une discontinuité dans le travail du rêve, comme si le rêve ne subissait aucune rupture aucune effraction, le cauchemar se maintenant dans les mêmes limites et issues psychiques que le rêve. C'est ainsi, que le problème du cadre onirique chez l'enfant, de sa perméabilité spécifique face à l'irruption de l'angoisse qui rend difficile la délimitation des espaces dedans/dehors, me paraît important d'être discuté. Il me fait associer aux films en 3D, où les limites du cadre sont modifiées. Je ne prétends pas avoir suffisamment réfléchi à cette éventualité, mais les jeunes enfants, et j'en ai observés certains, semblent vivre cette tri-dimensionnalité, comme une intrusion qui remet en question leur position de spectateur introjectant une histoire qui leur ai contée à partir d'un film.

Juste encore quelques mots de conclusion pour reprendre contact avec le rêve :

« Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant, qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie ».

Les Fenêtres
Le spleen de Paris
Charles Baudelaire

⁷ *Opus cit.*, p. 461-462.

⁸ Freud S. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1989.

⁹ P. 81.